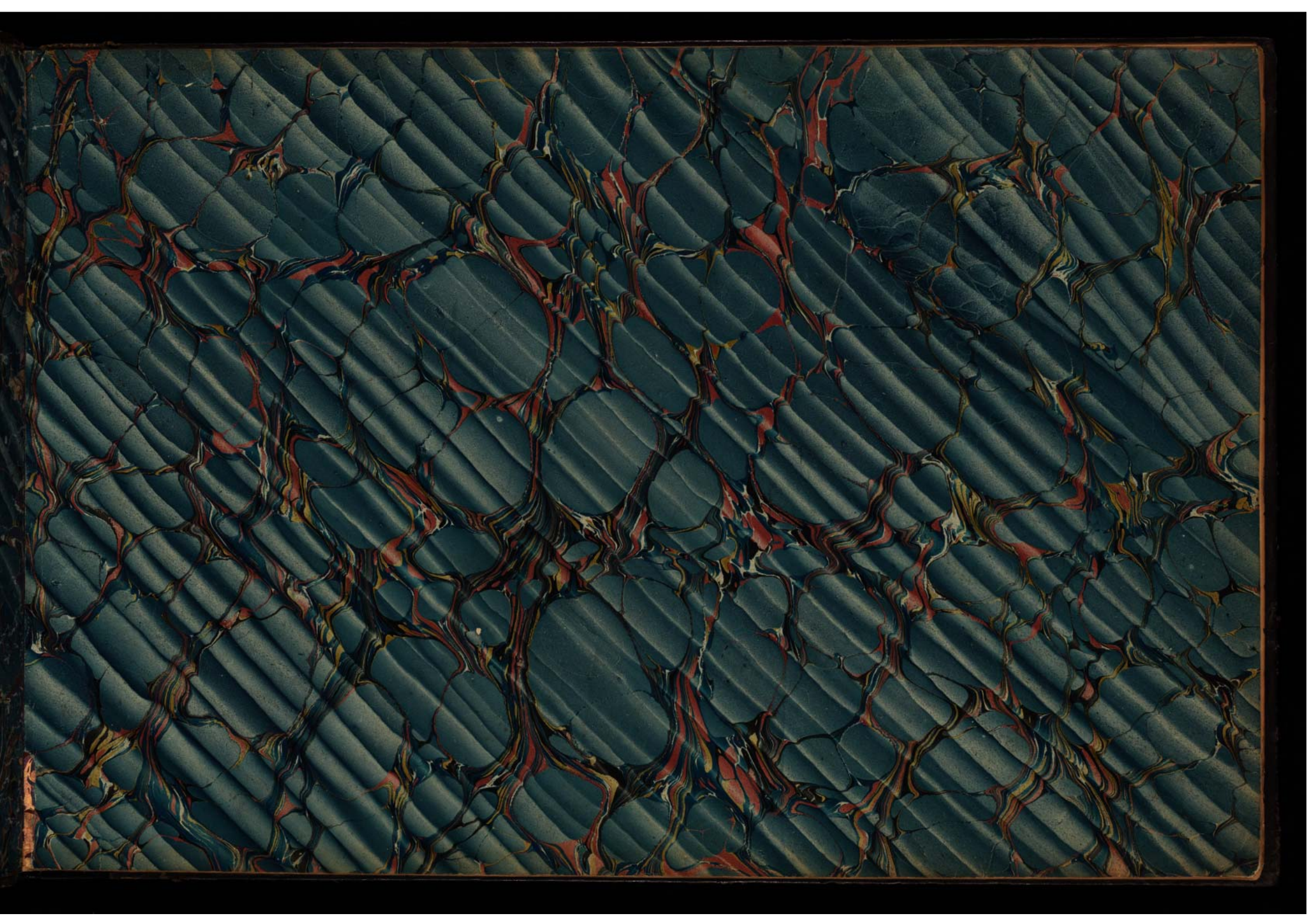
28146



II
28146
folio oblong

II
28.146
(RP)

ALBUM D'OSTENDE.

PAR LOUIS CHEMAR ET EDOUARD MANCHE.

OSTENDE.

II
28146
folio oblong

ALBUM D'OSTENDE,

DESSINS

PAR LOUIS GHÉMAR ET ÉDOUARD MANCHE,

TEXTE

Par Emile Delaveleye.

OSTENDE,

CHEZ J. ELLEBOUDT, ÉDITEUR, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-RELIEUR, RUE DE L'ÉGLISE, N° 3.

1841.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

ALBUM D'OSTENDE.

Quand on s'éloigne de Bruges pour aller à Ostende, quelles que soient la richesse et la fertilité de la contrée qu'on parcourt, l'aspect en devient plus sérieux et plus triste; une végétation uniformément verte succède aux couleurs variées et pittoresques dont la culture orne partout ailleurs les campagnes des Flandres : plus de colzats dorés, plus de blés ondoyants, plus de lin à la douce fleur bleue, on ne voit plus que des pâturages, s'étendant à perte de vue, où paissent des troupeaux de bœufs; des canaux qui coupent le pays, quelques saules penchés au bord de l'eau, puis à l'horison, le clocher d'un village ou les dunes blanches qui annoncent de loin la mer.— Ce paysage ainsi disposé a un certain charme mélancolique; on se croirait en Hollande du côté de la Frise; c'est au milieu de ces plaines que s'élève Ostende, dont le nom indique la situation, non pas absolue, mais relative Oosthende *(la pointe est)* en opposition de Westhende *(la pointe ouest)* village à une demi lieue de Nieuport.

Suivant la saison, Ostende se présente au voyageur sous deux aspects entièrement opposés : on dirait deux villes différentes. En hiver tout y est gris : le ciel, la mer et les maisons; tout y est revêtu de cette teinte uniforme, voile de brouillard, que lui jette le vent d'ouest. Les rues tirées au cordeau laissent voir les sombres remparts qui s'élèvent à leur extrémité et quelques habitants qui regagnent rapidement leur demeure; pas un étranger, pas une voiture; excepté les omnibus, qui se rendent journellement à la station du chemin de fer; les hôtels sont déserts, la digue abandonnée, et la ville silencieuse; l'on n'entend d'autre bruit que celui des vagues qui se brisent sur la côte, Ostende semble engourdie, presque morte; mais bientôt elle va s'éveiller avec le soleil, avec les beaux jours. Ce n'est pas, que comme ailleurs, les feuilles reviennent aux arbres et les parfums aux fleurs. Non, ici les arbres ne peuvent croître, la tempête les déracine ou les brise; mais les baigneurs arrivent en foule et avec eux les belles étrangères, cet autre ornement qui remplace la verdure et les fleurs pour Ostende, et qui en fait pendant quatre mois la ville la plus coquette, la plus animée, la plus joyeuse et la plus élégante de la Belgique.

Parcourez Ostende par une belle matinée du mois d'Août, quand ses maisons blanches se découpent sur le ciel bleu; quand au port, les matelots déchargent en chantant le navire qui vient d'arriver, ou font entendre ce cri regulier, cette cadance nautique qui donne de l'ensemble à leurs mouvements; quand la brise meilleur remède, peut-être, que les bains apporte de l'océan cette odeur marine qui dilate les poumons et redouble l'activité vitale; quand la foule élégante couvre la plage, brille sur la digue, où arrive la ville entière, et alors dites moi si, sur toute sa côte, l'océan possède une cité plus délicieuse au farniente du baigneur. On peut résumer en deux mots ces deux aspects si différents : l'hiver Ostende est chrysalide; l'été, papillon : la chaleur seule lui donne la vie et l'éclat.

Si maintenant l'étranger examine l'intérieur de la ville, il trouve le plus frappant contraste avec Bruges qu'il vient de quitter; là tout rappelle le moyen âge : son vieux Beffroi, la chapelle du St.-Sang, l'Hôtel de ville et la Cathédrale, enfin chacun de ses monuments que l'on peut

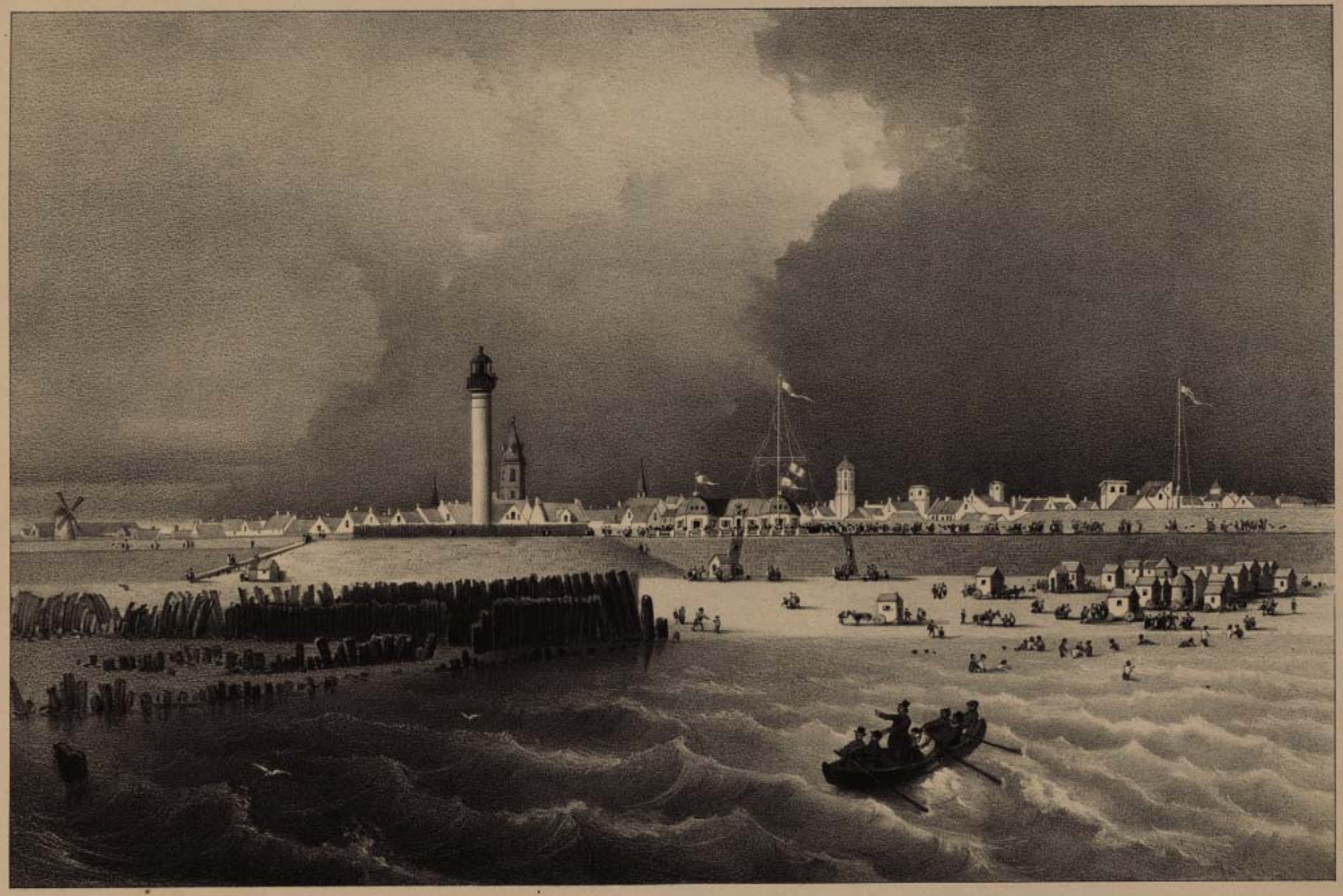
admirer dans un autre Album de MM. Ghemar et Manche; tout y est plein de souvenirs historiques et chaque maison indique par son architecture originale la main qui l'a bâtie, ou la destination qu'on lui avait donnée.— Ici au contraire, tout y est d'hier; le plus ancien monument est l'Hôtel de ville qui ne date que de 1700 et l'Église de St.-Pierre qui fût entièrement brulée en 1710, les sièges et les bombardements ne leur donnaient pas le temps de vieillir. Ces rues larges tirées au cordeau, ces maisons qui se ressemblent toutes, font, que la ville, quoique propre et commode, n'a aucune originalité.— On sent une ville de commerce où tout est régulier, fait au compas; où on sacrifie les ornements à l'utilité. A Bruges on voit empreint dans les édifices les différentes classes qui divisaient la société au moyen âge. Ici la civilisation et l'architecture moderne ont passé sur les rangs comme sur les constructions.

Voyez la *vue générale d'Ostende* ne dirait-on pas un assemblage de figures géométriques, triangles, isocèles ou équilatéraux, carrés parallélogrammes etc., qui se découpent en blanc sur le ciel orageux; mais pour bien comprendre cet aspect moderne et uniforme, pour avoir une intuition complète d'Ostende il faut jeter un coup-d'œil sur son histoire.

Suivant plusieurs historiens il est fait mention d'Ostende dans les commentaires de César, source commune où presque toutes les villes de la Belgique vont chercher leur extrait de naissance, et puiser les preuves de leur antiquité. En effet le conquérant des Gaules parle d'un port *æpatiticus portus;* mais depuis l'an 58 de J.-C. il n'est plus question de ce *portus æpatiaticus* jusqu'en l'anné 814 où Gobertus Van Steenlande fit don à l'abbaye de St.-Bertin à St.-Omer d'un petit village habité par des pêcheurs, souvent inondé par l'océan, et qui s'appelait alors Oosthende, si ce hameau est bien identiquement et authentiquement le port des Nerviens dont parle César, ceci est, et sera toujours un problème. Ce qui est plus certain, c'est que depuis 815, Ostende progressa rapidement en grandeur, en richesse, en puissance; elle devint bourgade sous Robert de Frise, (1072) ville sous Marguerite de Flandre; bientôt la cité, devenant plus fière, prend des armoiries, se bâtit une église s'entoure de palissades et vient avec ses coutumes et privilèges prendre place parmi les riches et puissantes communes du franc de Bruges.

Mais elle ne fut régulièrement fortifiée que par le prince d'Orange (1583.) L'occasion de se servir de ses nouveaux bastions se présenta bientôt. En 1601 commença ce fameux siège que les soldats du prince d'Orange soutinrent contre les espagnols du duc Albert, ce ne fut qu'après trois ans et trois mois d'attaques continuelles, après avoir lancé 250,000 boulets et perdu 80,000 hommes qu'Ambroise Spignola put entrer dans Ostende réduite en cendres!! *stérile tantum de pulvere pugna est!!* disaient les poétes du temps; après avoir successivement résisté à l'attaque de Cromwell et du maréchal français d'Aumont en 1658, Ostende tomba au pouvoir de Louis XV qui y entra en 1745 après un siège de dix-huit jours qui la détruisit presque entièrement; ce roi la rendit aux autrichiens en 1748.

C'est après le départ des troupes françaises sous le gouvernement autrichien qu'Ostende atteignit l'apogée de sa prospérité matérielle, l'époque de la guerre d'Amérique fut son siècle d'or; elle jouit alors de ce moment de puissance et de splendeur que chaque peuple, chaque empire, chaque ville obtient une fois : moment suprême, qui souvent dure peu et ne revient jamais; avant lui est la faiblesse de l'enfance; après, la décadence de la vieillesse. Ostende parvenue en 1778 à cette période de plénitude et de force, acheva sa digue, éléva son phare, reconstruisit ses écluses de Slykens, son Hôtel de ville, ses bassins; créa une banque, une bourse de commerce, une compagnie d'assurance; de ville de guerre, elle devint entièrement ville de commerce, son arsenal et ses forts disparurent, pour faire place à des entrepôts, à de nouvelles constructions; tout acquit une valeur incroyable; les maisons surtout se louèrent à des prix exhorbitants, indice certain de la prospérité d'une ville. L'hôtel de Flandre, alors une vieille màsure se louait à 5000 fl. par an, des nouvelles fortifications s'élévèrent, les affaires commerciales n'en continuèrent pas moins à être très-prospères jusqu'à l'arrivée des français en 1794. Depuis cette époque Ostende déclina rapidement. Les anglais la bombardèrent et détruisirent les écluses de Slykens en 1798. Si la guerre d'Amérique avait fait la fortune d'Ostende, la guerre avec l'Angleterre la ruina; son commerce s'était transporté à Anvers, ville favorite de Napoléon, dont il disait : « *J'ai là un pistolet chargé sur le cœur de l'Angleterre.* » Un moment il eut la pensée de faire d'Ostende une arme contre les anglais; il y forma un camp et y rassembla un grand nombre de prames, de péniches et de bâteaux; mais l'Amiral Sidney Smith vint fondre inopinément sur eux avec quelques bâtimens légers et un



Manche et Ghémar, del. et lith.

Déposé

VUE GÉNÉRALE D'OSTENDE.

Éditeur J. Ellebaudt, Imp.-Lith. à Ostende.

OSTENDE.

Ghémar et Manche, del. et lith. Déposé Imp. de Daveluy.

VUE DE L'ENTRÉE DU PORT.

Editeur, J. Ellebaudt, Imp.-Lib. à Ostende.

vaisseau de haut bord, et foudroya de ses canons la petite flotille qui, en majeure partie, rentra à Ostende, à la vue des habitants et de la garnison accourus au rivage. Ce triste et inégal combat eut lieu vers la pointe de terre qui termine l'horison nord, dans la direction du fort Napoléon qui n'existait point encore. Depuis le départ des français, Ostende ne fit plus que languir; malgré les embellissements et les constructions qu'on y fit et malgré les efforts du gouvernement précédent son commerce ne put se relever.

Maintenant la nouvelle cour a pris un moyen plus commode et plus efficace de lui rendre son ancien éclat, en venant chaque année y fixer sa résidence pendant la saison des bains.

LE PORT.

Lorsqu'on parcourt le port, c'est comme si on passait entre deux quais ou bien entre deux vaisseaux de haut bord : ces deux rangées d'énormes poutres noires, formant l'estacade bornent tristement la vue; l'impression générale est pénible : on sent partout l'effort et la lutte de l'homme contre la nature, c'est qu'en effet il a fallu bien des efforts, bien des travaux, bien des constructions, bien de l'industrie, pour résister à la mer qui, sans cesse, ensable le port et tend à l'anéantir. Le fond s'élève progressivement et la profondeur diminue. Le chenal qui en 1700 avait 70 pieds d'eau à l'entrée et plus de 50 à l'intérieur, n'en a guère plus maintenant que 25 à l'entrée et 30 dans le chenal. En 1721 les États de Flandre y firent construire un vaisseau de cent canons; aujourd'hui la moindre frégate n'y saurait pénétrer. C'est pour résister à ces ensablements et pour en neutraliser les effets, que des écluses de chasse ont été établies à l'extrêmité du port; on les ouvre à la marée haute afin que la mer puisse aller remplir de grands bassins creusés à cet effet; ensuite on les referme, et, lorsque la marée est basse, on les ouvre de nouveau, alors ces grandes masses d'eau retenues à cinq ou six pieds au-dessus du niveau de la mer, s'échappent avec violence, et établissent dans le chenal un courant tel, qu'il entraine avec lui tout le sable que le flux est venu y déposer. C'est à ce moyen artificiel que le port doit la prolongation de son existence.

Cette grève qui semble si douce, si unie, a vu et causé plus d'un affreux naufrage, il y a là, à l'entrée du chenal, un banc qui a tué bien des marins, englouti bien des trésors : quand, par un beau jour d'été, le baigneur vient admirer cette mer bleue, qui berce si doucement, si gracieusement les embarcations, il ne peut se figurer les dangers qui attendent là les navires au jour de la tempête; mais il faut voir cette mer quand elle s'émeut au souffle impétueux du vent d'ouest; quelles monstrueuses vagues elle entasse à la pointe du *Musoir!* il faut voir avec quelle violence elle lance et secoue les vaisseaux, comme elle vient couvrir cette plage si tranquille d'écume et de débris; dans ces moments, si un pilote habile ne vient pas à son secours, si la brume cache les signaux, si le vent empêche de porter assez de voiles pour lutter contre le courant, si enfin, au milieu du tumulte de la tempête et des lames qui déferlent, le vaisseau n'enfile pas juste l'entrée étroite du chenal, il est perdu, perdu sans ressources! Certes il se passe là bien des drames ignorés, bien des scènes terribles : les romans d'Eugène Sue et de Cooper mis en action.

L'intérieur du port change d'aspect avec le flux et le reflux. A la marée haute, il apparait comme un vaste bassin sillonné en tous sens par des barques de pêcheurs, par des canots qui promènent des baigneurs et par les grands navires qui entrent et qui sortent; la mer vient battre les quais, tout se recouvre de cette belle nappe ondoyante, tout remue : chaque petite embarcation sautille, les pavillons et les banderoles volent au vent, les bâteaux à vapeur arrivent amenant d'Angleterre quelques belles ladies; c'est un tableau plein de vie et de mouvement qui égaie les yeux et l'imagination. A la marée basse, tout est changé : ces navires qui, tout à l'heure, se balançaient si gracieusement sont couchés sur le flanc comme des balaines échouées; la plage est couverte d'une écume brune et sale, de débris et de coquillages; les pilotis sortent de l'eau disgracieusement couverts d'herbes marines; les

bateaux pêcheurs reposent inertes sur un lit de vase, il y a dans ce spectacle quelque chose qui déplait au regard, on dirait une ruine, des cadavres, quelque chose qui a été, et qui n'est plus; c'est qu'en effet la mer qui donne à tout cela la vie et le mouvement, comme l'âme anime le corps, la mer, s'est retirée, mais ce n'est pas pour longtemps : au bout de six heures elle revient et avec elle, la vie, la résurrection.

L'histoire du port reste confondue assez longtemps avec celle de la ville; jusqu'au XIV siècle la pêche fesait toute sa fortune. Ce furent deux Ostendais *Gilles Beukels De Hughenvliet* et *Jacques Kien*, qui trouvèrent les premiers l'art d'encaquer le hareng : invention bien humble, mais qui, cependant, servit de fondement à la richesse de la Hollande. Bientôt les navires y abordèrent à l'époque de la grande prospérité de Bruges, quand elle était un des principaux entrépôts de la ligue hanséatique. Le commerce se joignit à la pêche pour enrichir les habitants; mais la guerre et les sièges firent tort au négoce; il se releva en 1698 par l'établissement d'une compagnie des Indes et par la suppression de l'octroi. Le traité de Vienne vint arrêter cet élan commercial en supprimant la compagnie.

Ici, nouveau temps d'arrêt jusqu'à la guerre d'Amérique. Alors ce fut le bon temps, et la prospérité que nous avons remarquée à cette époque dans la ville, découlait entièrement du port : déclaré franc, les navires de toutes les nations, russes, anglais, français, danois, espagnols, vinrent s'y réunir en foule : depuis Slykens jusqu'à Ostende tout le prolongement du port était couvert de vaisseaux, comme la Tamise vers Londres. Les Ostendais échangeaint leurs tonneaux de harengs et de morue contre des tonneaux d'or; une compagnie d'assurance et une banque furent crées; tout homme devint marchand, toute maison entrepôt; les bastions, l'arsenal se changèrent en magasins, Ostende était une petite Amsterdam. Malheureusement, ce temps ne fut pas long, (1778 à 1793), après ces années de splendeur, les français arrivèrent et avec eux la guerre. Depuis ce temps le commerce a quitté Ostende; si un moment il s'est relevé à la fermeture de l'Escaut, ce moment a été court. Aujourd'hui la destinée de la ville et celle du port ne sont plus liées : la ville est brillante, le port languit; la pêche seule, qui l'a soutenu dans son enfance revient encore maintenant l'animer, et le nourrir, lui et ses matelots. La pêche du hareng longtemps abandonnée vient de nouveau d'être entreprise et le gouvernement, en secondant les armateurs, ne négligera rien pour faire revivre une branche d'industrie que la Hollande seule exploitait.

LE PHARE.

Non loin du port, au bout de la digue, s'élève un monument qui semble, pendant le jour, une colonne isolée, débris de quelque temple gigantesque; pendant la nuit, un météore lumineux, un feu brillant dans les nuages : c'est le phare !

Le phare! la chose la plus indifférente ou la plus importante; la plus petite ou la plus grande; la plus poétique ou la plus prosaïque, suivant que vous la regardiez de près ou de loin : de près, c'est une mèche qui brûle dans un vase plein d'huile; quelque chose comme une grande veilleuse, comme un reverbère. De loin, c'est la *stella maris* des pauvres matelots, c'est l'étoile de salut pendant les nuits d'orage, c'est le port, c'est l'espérance, c'est la vie. En effet sans cette petite mèche allumée, au haut de cette colonne, Ostende n'existerait plus comme port, les pilotes ne sauraient trouver le chenal pendant les ténèbres, et les vaisseaux viendraient infailliblement se briser sur la côte; ou peut-être, comme en Bretagne, verrait-on les malheureux habitants des dunes, pressés par la faim et le froid de l'hiver, attacher des torches allumées aux cornes d'un bœuf pour faire échouer les navires, et vivre ainsi des débris du naufrage; sans lui, tous ces travaux si longs et si couteux, ces estacades qui s'avancent dans la mer, ces écluses de chasse, ces bassins, ces quais, tout serait inutile. C'est de lui que tout dépend, c'est lui

Manche et Ghémar del. et lith. Déposé Imp. de Daveluy.

VUE DE LA DIGUE ET ENTRÉE DU PORT A OSTENDE.

Éditeur J. Elleboudt, Imp-Lith. à Ostende

Chemar et Manche del. et lith. Déposé Imp. de Daveluy

VUE DU PAVILLON ROYAL.

Editeur J. Ellebaudt, Imp.-Lib. à Ostende.

qui est le complément de tout : sans phare pas de port! De combien de vœux ce phare a dû être l'objet, avec quelle ardeur il a dû être désiré et comme il doit être béni, quand enfin il est découvert! La joie du marin doit être alors semblable à celle de l'infortuné qui, perdu dans les catacombes, aperçoit tout à coup une lueur lointaine, la lueur du jour. Figurez vous un navire poussé par la tempête vers les côtes de la Flandre : il fait nuit, le vent d'ouest soulève la mer, et les vagues déferlent avec fureur.—Le pilote essaie en vain de mettre à la cape et de lutter contre la force du vent, il est entraîné par l'ouragan, par la marée vers le rivage où le navire doit échouer; rien ne peut plus le sauver, on désespère déjà, quand, tout à coup, à l'horizon, là bas, bien loin, on découvre une petite lumière faible et tremblante; c'est le phare! C'est un asile sur cette côte ou l'on ne croyait trouver qu'un tombeau; le vent pousse le navire vers la terre, en moins d'une heure il sera hors de danger.

Et maintenant si vous voulez voir en détail cette lampe merveilleuse qui a sauvé tant de matelots de la mort et tant de vaisseaux du naufrage, si vous voulez savoir par quel prodige cette *petite* mèche allumée peut être aperçue à 5 lieues en mer, montez au sommet de la colonne et examinez : au milieu d'une grande lanterne faite en glaces très-solides, très-épaisses se trouve un appareil assez compliqué de glaces et de lentilles (verres convexes.) C'est le système d'éclairage de Fresnel que, dans une utopie exagerée, on voulait appliquer à l'éclairage de Paris.— Voici, à peu près, en quoi consiste le système. Si un brasier ou une lumière était placée au sommet d'une tour, on la verrait de tous les points de l'horizon, mais pour que sa portée atteignit à plusieurs lieues, il faudrait une grande consommation de combustibles, d'ailleurs l'intensité serait très-variable et les navigateurs, prenant la lueur d'un incendie pour celle du phare, courraient parfois risque d'aller se briser sur des rochers au lieu d'entrer dans un port.— Il fallait donc une lumière vive, éclatante, uniforme.

Pour obtenir ce résultat, on a disposé au centre une lampe à deux mèches sans cesse imbibées d'huile.— Tout autour sont placées des lentilles à échelons; disposition pressentie par Buffon, et qui permet de leur donner une puissance beaucoup plus considérable. Alors tous les rayons lumineux qui partent du foyer, arrivent sur ces lentilles, en ressortent avec un éclat infinément plus vif, par suite de la propriété qu'elles ont de réunir en un faisceau de rayons parallèles tous les rayons obliques qui y convergent; mais les lentilles verticales qui entourent la lampe ne recoivent pas tous les rayons échappés du foyer, il y en a qui s'en vont par dessus, par dessous; pour remédier à cet inconvénient, on a disposé des glaces inclinées de telle façon qu'elles réfléchissent et renvoyent dans les lentilles tous les rayons qui s'égarent dans leur direction.

L'effet produit par cet appareil est tel, qu'on en aperçoit la lumière à plus de 5 lieues en mer et qu'il équivaut à 2000 lampes ordinaires.

La tour du phare a été commencée en 1771; ce monument construit en pierres de taille s'élève à cent pieds de hauteur, il est comme les autres monuments de la ville, simple, régulier, géométrique; il n'a rien de pittoresque, mais remplit parfaitement son but; on arrive à son sommet par un escalier tournant très-commode.— Pour y monter la fatigue est petite et la vue est admirable, on découvre l'Océan, les dunes, Ostende et le port à ses pieds; au loin, la belle Flandre avec ses campagnes si fertiles et si variées, quelques villages blancs qui se cachent dans les feuillages, de hauts clochers, la grosse tour de Bruges et là bas, au nord, la côte lointaine de la Hollande.

LA DIGUE.

Le 18 Mars 1771 fut posée la première pierre du phare : le 21 Mars de la même année on commença *la Digue* qui en forme le complément, qui lui sert de base et le protège contre les vagues; constructions jumelles, nécessaires l'une à l'autre. La digue est une espèce de quai en pierres de taille qui s'étend en forme de triangle obtus et présente son sommet

à la mer. Il forme en même temps contrescarpe des murs de la ville; la partie supérieure en est recouverte de briques sur lesquelles s'élèvent, de distance en distance, des bancs en pierres bleues.

Cette espèce de quai, tel que je viens de le décrire n'offre rien de remarquable, ni à l'œil, ni à l'imagination, et, cependant, c'est le lieu le plus important, le plus nécessaire de la ville : plus nécessaire mille fois que l'hôtel-de-ville, que le port, que la grand'place et même que le casino! Et pourquoi? parcequ'Ostende, n'ayant pas d'environs pittoresques, pas de promenades ombragées, pas d'arbres, la digue se trouve être la seule promenade de la ville; parceque la digue est pour Ostende ce que sont les boullevards pour Paris, le Prado pour Madrid, la terrasse pour Bade, et la sauvénière pour Spa. Supprimez la digue; où les baigneurs se réuniront-ils? Où iront-ils voir l'Océan, où se promèneront-ils? Supprimez la digue, et les vagues viendront battre les murs de la ville et en peu d'années Ostende sera prisonnière de la mer qui l'environne de toutes parts; ainsi, comme je le disais, la digue est la principale construction d'Ostende.— A l'époque des bains c'est-elle qui résume toute la ville, c'est là et, pas ailleurs, qu'il faut chercher Ostende, c'est le premier endroit que l'on visite et c'est en même temps celui où l'on revient le plus souvent.

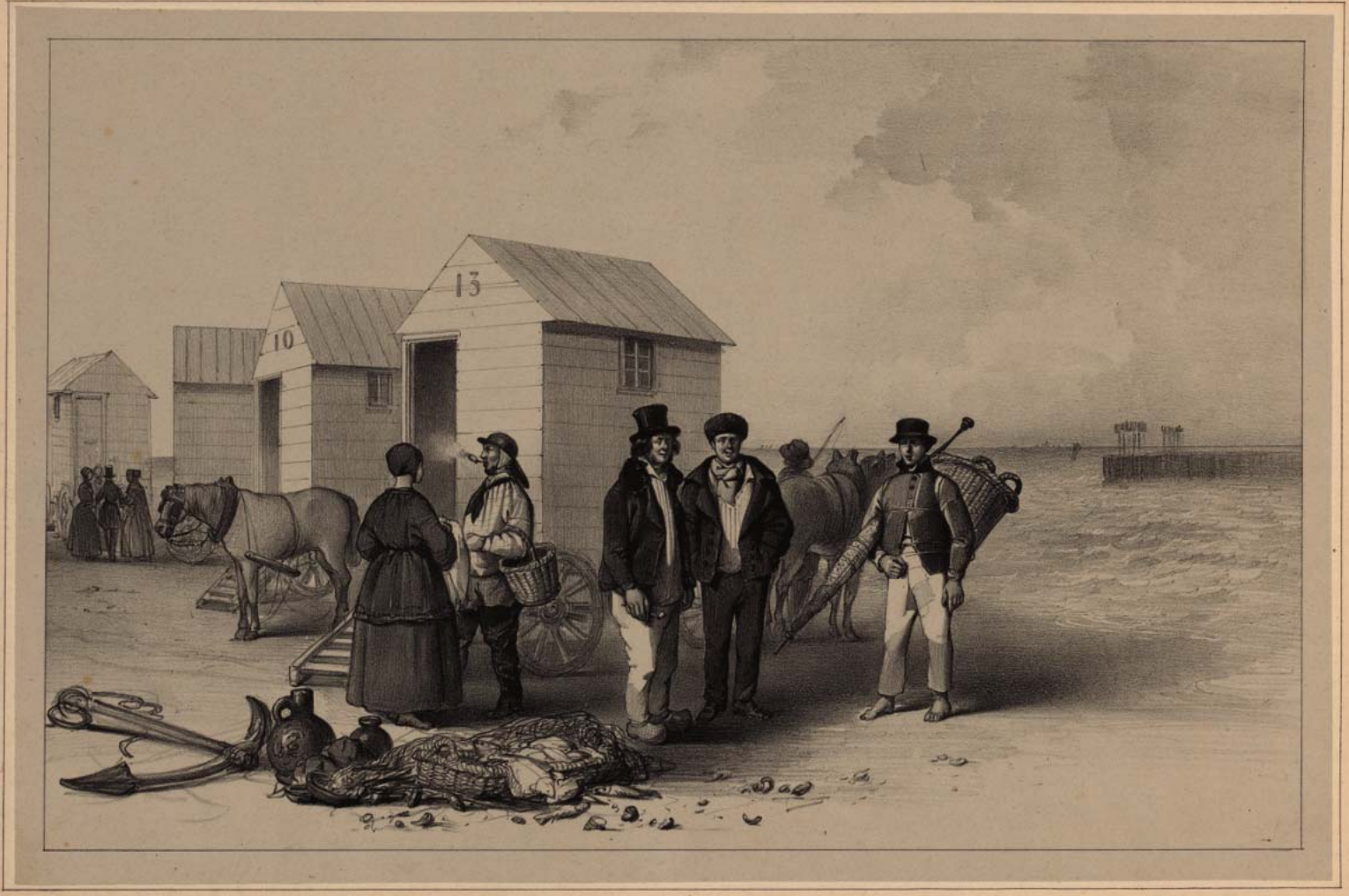
Et pourtant, cette promenade n'a rien d'attrayant par elle-même, ce sont les promeneurs, les belles étrangères et les belles Ostendaises qui la relèvent.— On pourrait appliquer à la digue l'aphorisme de François 1er « *une cour sans femmes est un printemps sans roses.* » Sans cet ornement brillant et passager la digue est et sera toujours une grande masse informe de pierres grises que personne n'irait regarder.

Mais si vous voulez contempler cette promenade sous un aspect enchanteur, montez au haut du phare et abaissez le regard à vos pieds, ne dirait-on pas un large ruban de moire qui fait briller au soleil ses mille couleurs et ses mille reflets ondoyants?— Un ensemble riche et diapré, mais vague et confus; une foule qui circule, qui se coudoie, et s'étend jusqu'à l'extrêmité; puis un bruit singulier, mélange de deux harmonies différentes : la voix de l'homme et le murmure de la mer; mais quand on examine bien, on voit des toilettes de tous genre, des chapeaux de toutes formes et de toutes couleurs, des femmes de tous les pays, des hommes de toutes les classes : un duc et pair d'Angleterre ou bien un pauvre artiste français; un paysan des Flandres ou peut-être un Roi! car le Roi et la Reine se promènent là, simplement, naturellement, comme vous, comme moi; ou, si vous aimez mieux les comparaisons historiques, comme autrefois Albert et Isabelle tirant l'arbalète avec les gens des métiers; on y voit enfin tout ce monde enchanté de la saison des bains, animé par la vivifiante influence de la brise de mer, riant, causant, en un mot vivant de la vie des bains.

Si, par hasard, quelqu'un veut se soustraire à cette foule bruyante, à ce brouhaha joyeux, la digue lui offre d'autres jouissance : qu'il aille vers la tombée du jour s'asseoir sur le dernier banc du côté des dunes et delà, qu'il regarde le tableau qui se déroule devant lui.

Les imitateurs, le *servum pecus* de nos grands poétes nous ont gâté la nature : ils ont tant parlé du murmure des flots sur la grève, des chants de la nuit, etc., qu'il est presque défendu d'admirer toutes ces choses et surtout d'en parler, sous peine de ridicule, et pourtant, c'est un sublime spectacle! Devant vous l'Océan nuancé, comme le prisme, de mille teintes diverses; jaunâtre, près de la côte; ensuite vert clair qui se change, peu à peu, en bleu foncé à mesure qu'il s'approche de l'horizon, et s'étend immense et transparent comme le ciel; chaque vague en s'élèvant tour à tour fait briller au soleil sa crinière d'écume et forme ce bruit confus, incertain, harmonieux, semblable à celui d'une forêt agitée par le vent. A gauche, se sont les dunes blanches qui fuient et disparaissent jusqu'à ce qu'elles aillent dans le lointain se confondre avec les nuages. A droite, c'est la digue, le phare, le port, la ville toute entière, en un mot, le mouvement, la *civilisation*, l'industrie et l'homme formant antithèse avec le calme, la solitude et la nature que vous laissez de l'autre côté. Enfin, si le soleil couchant vient jeter sur toute cette scène déjà si grandiose, si sublime ses teintes jaunes, ses tons chauds et vigoureux; la nature s'animera encore et s'harmonisera d'avantage, elle paraitra pleine de vie et de splendeur; ce sera comme une vision dorée, comme un aperçu de ce bel Orient que Victor Hugo a rêvé, et ce beau rêve lui est venu, un soir, en allant voir le coucher du soleil.

OSTENDE.



Manche et Chénier, del. et lith. Deposé Imp. de Develny

COSTUMES.

Éditeur J. Ellebeudt Imp. Lib. à Ostende.

LES BAINS.

En parlant d'un poëte je me suis souvenu qu'Alfred De Musset dit quelque part à propos des bains ;

« Comme on va chez Herbaut faire un peu de toilette
« On fait de la santé là-bas; c'est une emplette
« De roses au visage et de la neige au sein
« Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

et ces vers, je les cite parcequ'ils expriment et résument ma pensée, ils seront mon texte, mon épigraphe.

Lorsqu'on parcourt Ostende, ce qui vous frappe chez les habitans, c'est leur belle carnation, une peau blanche nuancée de carmin, ce que les poëtes appellent de la neige et des roses, et ce que le médecin appellerait tout simplement de la santé; or, comme c'est précisement là ce que désire le baigneur, comme ce sont ces apparences, ces couleurs rosées, dont les belles étrangères veulent faire *emplette*, il me semble qu'on ne saurait pour cela faire un meilleur choix qu'Ostende. Dans les autres villes de bains, à Bade, à Spa, à Vichy on a, sans doute, des promenades plus agréables, des sites plus pittoresques, des amusements plus variés, mais ce qu'on n'a pas, c'est l'air vif de la côte qui augmente l'énergie et vous fait vivre d'une vie plus complète, qui vous rend plus léger, plus heureux. — Ce sont les bains de mer, qui, en eux-mêmes, sont déjà une jouissance et qui de plus, sont considérés comme un remède tout-puissant contre une foule de maladies.

Je ne veux pas faire un panégyrique médical des bains de mer, ce serait déplacé d'abord, et de plus, ennuyeux, mais qu'on me permette de transcrire les observations que, il y a quelques jours, j'entendis faire à ce sujet par un savant praticien.

Il serait trop long, disait-il, d'énumérer toutes les maladies que les bains de mer peuvent combattre, et d'ailleurs on en a singulièrement exageré le catalogue, mais il est certain, et l'expérience le prouve, qu'ils guérissent d'une manière presqu'infaillible toutes les affections qui résultent de la débilité ou de la surexcitation des nerfs; ces affections qui empêchent les jeunes personnes d'acquérir leur développement et de s'épanouir à la vie et qui font de l'existence un enchainement de souffrances, cèdent comme par enchantement à l'influence des bains. Ils sont doués d'une vertu presque spécifique contre tout le désolant cortège des maladies scrofuleuses, des paralysies, de l'épilepsie, etc., il y a des exemples de guérisons incroyables, (au moyen âge, on eut dit miraculeuses,) on a vu des perclus se faire transporter, au commencement de la saison, à bras d'hommes, dans la mer, retrouver graduellement l'usage de leurs membres, et vers le mois de Septembre, rejeter enfin tout leur attirail de faiblesse et d'impuissance; mais ce qui, selon moi, est un remède aussi efficace que les bains de mer, c'est la vie qu'on mène à Ostende, vie délicieuse, nonchalante, exceptionelle; quand on arrive, quand on met les pieds dans cette ville, on laisse derrière soi toute tracasserie, toute affaire pénible, toute préoccupation douloureuse, en un mot, tous ces embarras qui rendaient l'existence ordinaire, si pénible et parfois si amère : le voyage seul vous dérobe déjà à l'influence des lieux; il y a déplacement, changement d'habitude, et c'est déjà beaucoup. Ensuite, ici, on entre dans une nouvelle sphère, dans un monde nouveau : les jours se succèdent pleins de calme, d'oubli, de jouissance; on n'a qu'à se laisser aller, sans s'occuper du lendemain qui vous apporte toujours quelque chose de nouveau, si ce n'est dans vos distractions extraordinaires, du moins dans vos sensations intimes : on se remue peu et pourtant les plaisirs sont nombreux; au milieu de ce charmant farniente, on vit de temps perdu, comme dit si bien Béranger. Parmi cette société de baigneurs et de flaneurs tout le monde se connait, une liaison est vite formée; on se voit tant de fois dans les mêmes lieux, on se coudoie si souvent, qu'on se tutoie bientôt. Quoique chaque jour ramène à peu près les mêmes occupations, l'ennui cependant ne vous saisit pas. Le matin, c'est la promenade sur la digue, préface indispensable, introduction obligée de la journée du baigneur, puis vient l'heure du bain, qui, quand l'eau est tiède et la vague doucement agitée, est un véritable

plaisir, une jouissance, j'allais dire une volupté; on est heureux au milieu de ces flots qui viennent se briser contre la poitrine ou qui vous bercent comme dans un hamac, et, lorsqu'on sort de la mer, on éprouve un bien-être inconnu, une fraicheur générale mêlée à une sorte de molle lassitude; on se sent les membres plus déliés, le corps plus léger, enfin l'appétit plus ouvert, et les gastronomes prétendent que rien ne prépare mieux à un bon déjeûner qu'un bon bain.

Dans l'après-midi, on fait quelque excursion maritime.—On va au port, on s'embarque dans un de ces canots longs, si étroits, si gracieux et si frêles, qui se terminent en lame de couteau pour mieux couper la vague.— On hisse trois petites voiles, l'embarcation se penche sur le côté, on fuit devant la brise et vous voilà partis.

Heureux, trois fois heureux celui qui échappe au mal de mer, *ter quaterque beatus*, car il goûtera le plus délicieux plaisir que je connaisse : le doux balancement du tangage, la vue de la côte d'Ostende qui disparait peu à peu derrière lui, et l'aspect de la mer qui se confond au loin avec le ciel, en un mot, toute la jouissance d'une traversée moins l'ennui que provoque souvent sa durée. Le soir, chacun se porte au Casino, là, comme sur la digue, tous et toutes se retrouvent; c'est le rendez-vous général, on cause, on rend compte de sa journée, on parle des projets du lendemain; souvent on danse, d'autre fois, on y fait de la musique; on joue, mais heureusement la Roulette ne règne pas là comme à Baden, la roulette, le fléau de la plupart des villes de bains qui compromet tant de fortunes, tant d'existences.

Le Casino se compose de quatre grands salons dont l'un construit dans des proportions colossales est destiné aux concerts et aux grands bals; les trois autres sont décorés et meublés avec beaucoup d'élégance, le premier surtout, tendu en rouge est riche et de bon goût, il fait parfaitement ressortir la toillette des dames, il est seulement un peu sombre et exige beaucoup de lumières; c'est là que vient se terminer la journée du baigneur, au milieu du monde qu'il a rencontré le matin.

Cette vie des bains, il y a longtemps qu'elle est inventée : les romains de l'Empire qui avaient encore perfectionné les traditions voluptueuses de Sybaris, ne laissèrent pas échapper cette source féconde de jouissances et chaque patricien possèdait des bains sur la belle mer de Toscanne : Baia était alors la ville à la mode, il y a dix-huit siècles, les belles romaines y allaient, comme on va aujourd'hui à Ostende, rafraichir leur beauté et faire emplette « *de roses au visage et de la neige au sein.* » L'amoureux Properce nous en a laissé le témoignage dans une de ses élégies où il pleure sa blonde Cynthia absente. — *Ah! s'écria-t-il quittez aussitôt Baia et ses eaux qui inspirent à l'amour tous ses crimes!!!* Il craignait sans doute que cette onde ne produisit sur son inconstante maîtresse l'effet du Lethé. Quant aux eaux d'Ostende, je crois et j'espère qu'elles ne font oublier que les maladies qu'on y a laissées.

Avant de quitter Ostende je ne puis m'empêcher de jeter un coup d'œil sur ses matelots. C'est qu'en effet là, et là, seulement l'étranger trouvera une grande et forte originalité; un type qu'il ne rencontrera pas ailleurs en Belgique. Ces hommes que la société n'est pas venue polir, dont l'éducation n'a pas adouci les passions et les saillies, ressemblent à ces médailles de bronze, dont l'usage n'a pas encore usé les aspérités : tout en eux est énergique, tranché, dûr même; mais aussi, « quelle est dure la vie qu'ils mènent! » La vague ne les épargne pas quand, la nuit, ils vont sur l'Océan chercher le poisson qui doit les faire vivre. Il n'a pas, lui, le pauvre pêcheur, ce temps d'arrêt, cette espèce de pause que les voyages de long cours laissent aux autres matelots. Il ne rencontre pas dans sa vie, les étapes où il peut s'arrêter pendant un mois, et dépenser en joyeuse vie l'argent qu'il a gagné pendant une 'année. Non, chez le pêcheur on trouve plus souvent la misère que l'argent.—A peine est il rentré au port qu'il lui faut de nouveau aller s'exposer aux vicissitudes des flots. Ces hommes, à terre, sont peu remarquables, mais c'est à la mer qu'il faut les voir; ce n'est que là qu'ils reprennent toute leur individualité. Au milieu des plus

Ghémar et Manche del. et lith.

Imp. de Daveluy

QUAI DES PÊCHEURS.

Editeur J. Ellebaudt, Imp.-Lib. à Ostende

grands dangers, des scènes les plus remuantes, leur physionomie halée reste impassible, on ne peut deviner quelles luttes agitent leurs âmes : à voir ces visages si calmes et si indifférents, on dirait que la mer est une bonne nourrice qui les berce doucement sur son sein, et vous y puiseriez la confiance et le courage qui vous manquent trop souvent pour braver le terrible élément. Eh! bien, parmi ces hommes si calmes, si intrépides, si grands, au moment du danger, il en est un plus calme, plus intrépide, plus grand qu'eux tous! Parmi tous ces marins au corps et à l'âme de bronze, il est un marin dont l'âme est plus forte et plus héroïque encore.

Si, par hasard, vous passez par le port, cherchez des yeux l'embarcation de la douane, vous y verrez, sur le pont, un homme dont les membres forts et trapus annoncent une vigueur athlétique, ses traits basanés et fortement prononcés, accusent 40 ans, et la croix de Léopold brille sur son uniforme de sous-lieutenant. Le nom de cet homme est *Pierre Housman*, et cet homme est un héros.

A le voir fumant ainsi tranquillement sa pipe, on ne devinerait jamais combien de victoires il a remportées sur la peur et sur la mort qui se montraient à lui sous les formes les plus terribles; combien de navires il a sauvés du naufrage, ni combien de fois il a exposé sa vie pour sauver celle des autres : on dirait un homme vulgaire comme ceux qui l'entourent.— Mais c'est au jour de la tempête qu'il faut le voir quand les lames s'entassent à la pointe du *Musoir* et s'engouffrent en hurlant dans la passe étroite du chenal; quand un navire va être jeté à la côte ou qu'il réclame du secours; alors, il est vraiment beau, grand, sublime; alors, ce n'est plus l'homme vulgaire de tantôt il se transfigure et apparait comme un objet tout-à-fait digne de l'admiration des autres hommes.

C'est là un type vraiment exceptionnel que, jusqu'à présent, on a oublié de peindre.— Il y a quelques années, Eugène Sue a publié une suite de romans maritimes, dans lesquels il a successivement mis en scène le Pirate, le Contrebandier, le Négrier, le Lieutenant d'un navire de l'état, Mais il a oublié le Pilote Sauveteur. Et pourtant, il y a dans cet homme l'énergie, le courage, la rapidité d'exécution, qui ont fait de *Jean Bart* le marin le plus célèbre du grand siècle; mais alors la guerre était déclarée, *Jean Bart* tuait des hommes et sa renommée grandissait vite; *Housman* ne fait que les sauver, il reste obscur.

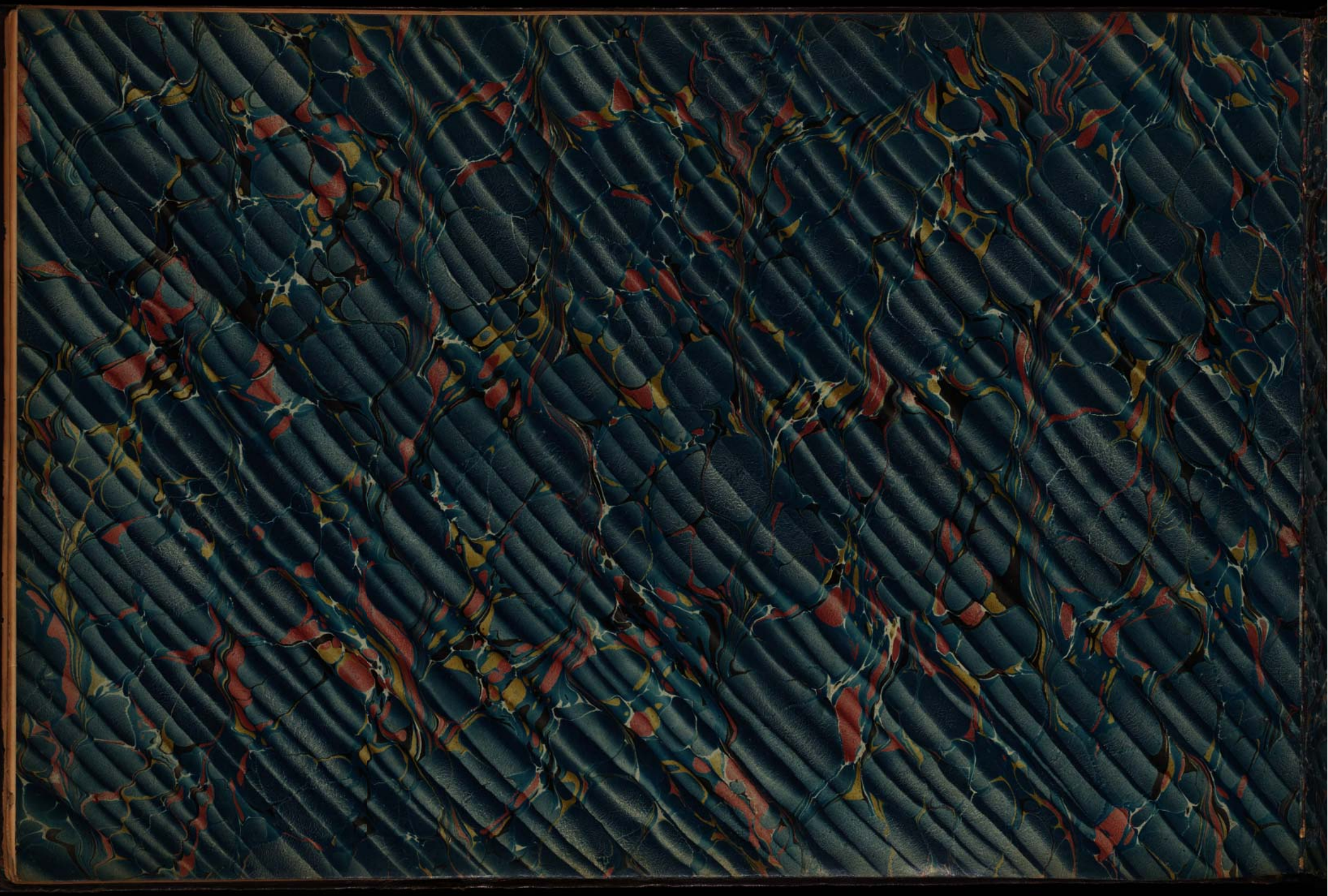
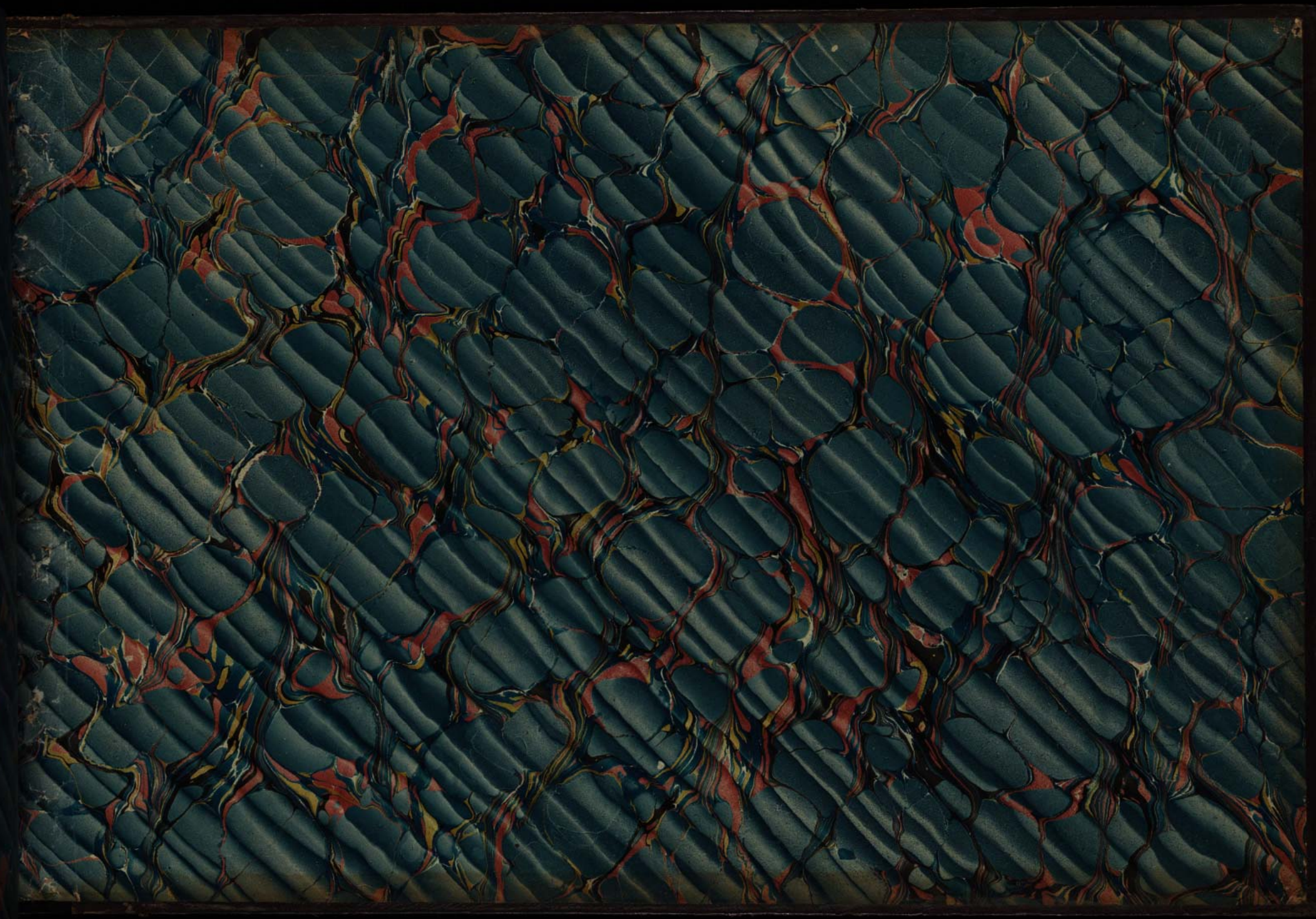
Comme la vie de la sœur de charité, la carrière d'*Housman* n'a été qu'une suite de dévouements sublimes; quand le péril est trop grand, quand le cas est désespéré et que nul n'ose se présenter, lui s'avance et brave le danger; partout où il y a des hommes à disputer à la mort, il arrive.— La tempête gronde, la vague mugit, tout marin rentre au port : c'est alors que son heure est venue, que son ministère commence : la sœur de charité est l'ange gardien de l'humanité qu'elle délivre de ses maladies, lui, il est l'ange gardien des matelots qu'il arrache au naufrage : à chacun sa part; celle qui lui reste est assez belle.

Le 7 Novembre un brick suédois fut jeté par la tempête sur la côte d'Ostende, il ne tenait plus que sur sa dernière ancre, il allait se briser, quand *Housman* l'aborda. Le capitaine s'étonna, il ne comprit pas comment un cannot avait pu sortir du port; *Housman* saisit la barre, commanda la manœuvre, devina les dangers au milieu des ténèbres et entra dans le chenal. Le brick était sauvé!

En 1830 ce furent deux navires anglais qu'il sauva du naufrage : un brick et une goëlette.

L'année suivante, il continua sa mission.— Le 26 Septembre, il sauva l'équipage d'un navire russe, qui avait touché sur un banc à l'est du port.— Le 13 Novembre il recueillit sur son canot les marins du navire belge le *Phœnix*. En 1833 il sauva à la nage plusieurs personnes qui étaient tombées, l'une dans les fossés de la ville, l'autre dans le bassin, la troisième dans la mer. Le 25 Août 1834 on vient apprendre au consul suédois qu'un brick de Stockholm vient d'échouer près de Middelkerke; aussitôt il court au port et offre 25 louis au pilote qui voudra sortir du chenal, personne ne s'avance, la mort semble certaine et aucun ne veut vendre sa vie; mais déjà *Housman* était parti avec trois autres lamaneurs, il place son canot sur une voiture, le fait transporter sur la côte vis à vis du navire échoué et se dirige vers lui : il était temps, le navire était déjà coulé bas, et les matelots réfugiés dans les hauts-bancs allaient être engloutis. Ils furent tous sauvés.

En 1839, le 10 Janvier, deux navires anglais étaient jetés sur un banc de sable à trois quarts de lieues d'Ostende, *Housman* seul ose aller

à leur secours, non content de sauver l'équipage, il dégage les deux navires du banc de sable et, après neuf heures des plus grands dangers et des plus pénibles efforts, ils entrent au port n'ayant essuyé d'autre perte qu'une légère avarie. Cette année-ci, 1841, ce fut un kof hanovrien dont il a sauvé l'équipage, ce kof était échoué sur un banc à l'ouest du port. *Housman* vint le sécourir avec son bateau de sauvetage, mais le capitaine espérant que la marée montante dégagerait son navire, refusa le secours. Cependant le vent augmente de moment en moment, ce fut bientôt une horrible tempête, le kof était soulevé par des vagues de plus en plus monstrueuses, les lames en déferlant sur sa poupe retentissaient comme des coups de canon, le navire écrasé par la force du vent semblait pret à s'entrouvrir. *Housman* voit le danger et va de nouveau à son secours; le capitaine refuse une seconde fois, mais bientôt la tempête qui grossissait toujours le fait répentir de son obstination, d'énormes montagnes d'eau s'écroulent sur son malheureux navire, l'enfoncent et le clouent sur le banc de sable; déjà il est couché sur le flanc et craque comme s'il allait se briser, chaque lame le soulève en passant, et puis le laisse retomber d'ablomp en s'écoulant de dessous lui, *Housman* voit qu'il est temps et son dévouement ne se lasse pas; cette fois il ramène l'équipage qui s'était cramponé aux haut-bancs et qui allait périr avec son batiment.

Voilà quelques traits que j'ai pu recueillir sur la vie de cet homme qui n'est qu'un enchainement de belles actions, il en est bien d'autres encore que vous pourriez faire raconter par les marins du port, mais ceux-ci suffisent pour faire apprécier cet homme qui a si bien mérité de l'humanité, cet homme exceptionnel qui se dévoue, et chose rare aujourd'hui ! se dévoue sans être mu par l'intérêt.